Bataille de Wagram - Louis XI à Péronne - Histoire de France n°47 et 97.

Numéro d'inventaire : 1979.18200.22
Auteur(s) : Alfred Decaen
Louis Lehuger
Gustave Ducoudray
Type de document : couverture de cahier
Éditeur : Hachette et Cie (Paris)
Imprimeur : Gauthier-Villars, Paris
Inscriptions :
• nom d'illustrateur inscrit : Decaen (A.)
Description : Gravure n&b sur papier fin jaune.
Mesures : hauteur : 460 mm ; largeur : 360 mm
Notes : Deux couvertures de cahiers imprimées sur la même feuille. A/ Recto, une gravure non signée, représentant Napoléon à cheval surveillant la bataille depuis une colline. Verso: texte de G. Ducoudray sur la bataille de Wagram (Histoire de France n°97). B/ Recto, une gravure signée A. Decaen, représentant Louis XI. Verso: texte de G. Ducoudray sur Louis XI à Péronne (Histoire de France n°47).
Mots-clés : Protège-cahiers, couvertures de cahiers
Histoire et mythologie
Filière : Élémentaire
Niveau : non précisée
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 4
Mention d'illustration
ill.

XCVII. — BATAILLE DE WAGRAM

Napoléon avait été arrêté dans le cours de ses succès contre l'Autriche en 1809 par une crue du Danube. La sanglante bataille d'Essling (21-22 mai) avait été stérile. Napoléon résolut de vaincre la nature. Il fit jeter sur les bras du Danube, pour conduire à l'île Lobau, des ponts en charpente capables de braver toutes les colères du fleuve. Il étudia, pour ces travaux prodigieux, les arsenaux de Vienne, et les bords du Danube ne paraissaient plus qu'un vaste chantier. L'île Lobau était grande; bientôt ce ne fut plus un camp, mais une ville avec ses rues écartées comme celles d'une capitale; de plus, c'était une forteresse, hérissée de canons qui devaient balayer la plaine opposée. Pour franchir le dernier bras du fleuve, plusieurs ponts de bateaux étaient construits et même un pont articulé devait s'accrocher d'une rive à l'autre tout d'une pièce. Ces travaux, qui dépassaient ceux des armées romaines, ne demandèrent que quarante jours. Le 4 juillet une armée de 180,000 hommes, éprouvée, ardente, se trouve prête à déboucher sur l'autre rive.

Dans la nuit du 4 au 5, on passa. Un orage, une épouvantable canonnade, partant de l'île Lobau, cachaient la véritable direction des troupes à l'ennemi. Pensant, avec l'ingénuité de l'inexpérience, que l'Empereur se porterait de nouveau vers les villages d'Aspern et d'Essling, les Autrichiens avaient fortifié ces villages et garni les hauteurs voisines d'une redoutable artillerie. Napoléon les trompa. Il déboucha sur un autre point et rendit leurs travaux inutiles. Le 5 juillet au matin, par une matinée fraîche et humide, comme celles qui suivent les nuits d'orage, aux rayons d'un soleil réparateur, l'armée française se déploya dans la plaine où elle s'affermit durant toute la journée, tandis que les munitions et les bagages arrivaient.

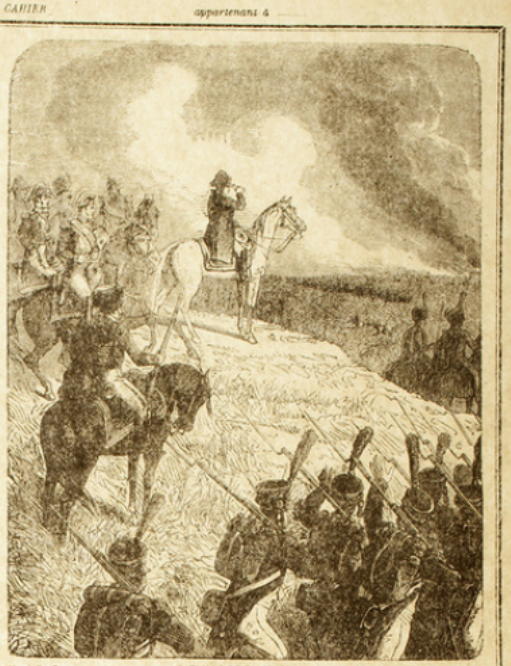
Le soir, l'Empereur essaya de faire enlever le village de Wagram, mais des forces supérieures défendaient ce village, et Napoléon, voyant l'ennemi décidé à livrer bataille, se prépara pour le lendemain 6 juillet. Les habitants de Vienne purent être témoins de la défaite de leur armée; la bataille se déroulait à quelques lieues à peine. Napoléon voulait s'éloigner du Danube et rejeter l'archiduc Charles sur la Bohême. Celui-ci voulait couper Napoléon du Danube, de ses ponts, de sa retraite. L'Empereur devina aisément ce projet et encouragea l'archiduc à y donner de suite; il ne laissa que peu de monde de ce côté, mais aussi il y laissait Masséna. Puis il chercha à déborder l'aile gauche de l'ennemi. L'archiduc Charles, voyant que nos ponts n'étaient gardés que par quelques divisions, jette sur elles 50,000 hommes. Napoléon ne s'en émeut pas. Il lança Davout sur le village de Neusiedel, Oudinot sur celui de Wagram et, après une série de brillants combats s'emparait des hauteurs où se trouvaient ces villages. Toutefois la position de Masséna était de plus en plus compromise. L'intrépide maréchal, blessé la veille d'une chute de cheval, commandait ses troupes dans une calèche découverte. Il tenait bon comme à Essling, mais toute valeur humaine devait finir par succomber sous le poids des masses autrichiennes, si des secours n'arrivaient point. Napoléon apprend le danger et songe à terminer cette lutte. Les Autrichiens ont affaibli leur centre pour peser sur Masséna. Il va enfoncer ce centre dégarni. Il lance Macdonald, Eugène, les Bavarois et l'artillerie de la garde. Une épouvantable canonnade ouvre les rangs ennemis. Macdonald, Eugène se précipitent, poussent les Autrichiens et achèvent de les rompre. Ils ont perdu les hauteurs de Wagram, leur gauche, leur centre sont rompus, leur aile droite dès lors est perdue. Masséna profite du moment pour reprendre l'offensive. A trois heures la victoire était complète. Les Autrichiens avaient perdu 31,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers. Ils s'étaient énergiquement battus. Napoléon commençait à n'avoir plus les mêmes soldats. « Si j'avais eu mes vétérans d'Austerlitz, disait-il, j'aurais fait une manœuvre devant laquelle j'ai reculé. » Tant de guerres ruinaient jusqu'au vainqueur.

"A plus forte raison ruinaient-elles les vaincus. Aussi l'empereur d'Autriche se hâta-t-il, pour sauver ce qui restait de son armée, de demander un armistice (11 juillet). L'Europe entière, sauf l'Angleterre, s'inclinait devant la grandeur de Napoléon. Celui-ci fit annuler son mariage avec Joséphine Beauharnais, divorce qu'on n'approuva point et qui parut un divorce avec le bonheur. Demandant à l'empereur d'Autriche la main de l'archiduchesse Marie-Louise (1810), il fit asseoir sur son trône, à ses côtés, une fille des Césars. Le 20 mars 1811 un fils lui naquit; l'Empereur le décora du nom de *roi de Rome*.

G. DUCOUDRAY.

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

CAHIER appartenant à



XLVII. — LOUIS XI A PÉRONNE

Bien que la bataille de Montlhéry, n'eût pas été trop désavantageuse à Louis XI, celui-ci évita les combats : il préférait ceux de la ruse. Mais il arriva en 1468 que le rusé y fut pris. Charles le Téméraire était devenu, en 1467, par la mort de son père Philippe le Bon, le maître du duché de Bourgogne et des villes de Flandre. Il se regardait comme supérieur à son cousin le roi de France qu'il éclipsait par son faste. La guerre recommença entre eux en 1468, et Louis XI s'appêtait à envahir les domaines du duc avec une solide armée. Appréhendant le sort incertain des batailles, il crut faire acte de suprême habileté, en jouant la franchise, lui que l'on savait fourbe; en jouant la grandeur d'âme, lui qu'on savait pusillanime, en feignant la plus entière confiance, lorsqu'au fond il avait peur. Il offrit d'aller lui-même à Péronne s'entendre avec son cher et féal cousin : il se livrait à sa loyauté, réclamant seulement un sauf-conduit. Il aurait bientôt arrangé toutes les affaires et dissipé toutes les préventions du duc qui méconnaissait ses sentiments. Charles consentit. Louis, peu escorté, entre à Péronne la main sur l'épaule de son cousin, devisant, riant avec lui et sans doute de lui dans le secret de sa pensée. Mais il allait à son tour prêter à rire.

Louis, qui avait vu autour du duc quelques-uns de ses ennemis les plus opiniâtres, avait demandé lui-même à être logé non pas dans la ville, mais au château de Péronne, et il s'y croyait plus en sûreté. Mais, comme tous les perdus, il avait oublié une précaution, faire prévenir les habitants de Liége que ses agents excitaient à la révolte. Le lendemain de son arrivée on apprit le soulèvement des Liégeois. Charles, auquel les romantiques villes de Flandre causaient beaucoup de tourments, entra dans une de ces colères terribles chez un homme brutal et violent. « Ce traître roi ! s'écria-t-il, il n'est donc venu que pour me tromper sous un faux semblant de paix ! Par Saint-Georges lui et les mauvaises gens de Liége le payeront cher ! » Charles n'eut qu'à changer la garde du château, et Louis XI se trouva prisonnier. Il passa de longues nuits d'anxiété dans ce château de Péronne où était mort captif un roi de France, Charles le Simple.

Le duc de Bourgogne était entouré des plus violents ennemis du roi; on pouvait tout craindre, et Louis XI craignait tout. Aussi ne refusa-t-il rien. Un conseiller de Charles, l'historien Commines, l'avait averti d'avance des conditions qu'on allait lui dicter. Louis XI pratiqua sa maxime : « Quand orgueil chevauche devant, honte et dommage le suivent de près. » Il eut peur d'abord en voyant entrer dans sa chambre le duc Charles : « Mon frère, lui dit-il, ne suis-je pas en sûreté dans votre maison et en votre pays? — Oui, répliqua le duc, et si je voyais un fruit d'arbalète venir sur vous, je me mettrais au-devant pour vous garantir. » Rassuré, le roi signa le traité onéreux qu'on lui fit signer, jura ce qu'on lui fit jurer, sur les reliques que l'on voulut, même sur la croix de Saint-Laud, bien que, dans l'opinion du temps, celui qui se parjurait en tel serment mourût dans l'année. Il suivit le duc de Bourgogne, comme celui-ci l'exigeait, contre les Liégeois : il battilla contre ces braves gens qui criaient : *Vive France !* Il assista froidement à la ruine complète de l'opulente cité et au massacre des prisonniers, mais aussi il fut libre ! Il n'avait rien perdu, selon lui, lorsqu'il n'avait perdu que l'honneur !

Toutefois il n'aimait pas qu'on en causât et, de retour à Paris, il se mit en garde contre les malicieux propos. Le peuple n'osait parler trop haut mais il avait ses interprètes innocents qui ne redoutaient pas la farouche prévôt Tristan. Le roi fit alors saisir toutes poes, geais, et chouettes en cages ou autrement; on enregistra les lieux où avaient été pris lesdits oiseaux et les beaux mots qu'ils savaient bien dire. Le plus cruel de ces mots c'était : *Péronne ! Péronne !*

Délivré, Louis XI fit casser par les états généraux le traité qui lui avait été arraché. Une nouvelle ligue se reforma contre lui, et son frère en était le chef. Son frère meurt tout à coup; on crie à l'empoisonnement. Charles le Téméraire entre en Picardie, saccage la petite ville de Nesle et met le siége devant Beauvais (1472). La résistance des habitants le force à partir; les femmes avaient pris part à la défense, surtout Jeanne Laisné, nommée *Jeanne Hachette*.

Charles le Téméraire s'épuise en voulant soumettre la Lorraine, l'Alsace, la Suisse. Il échoua dans son ambition de se tailler un royaume. Les Suisses le battirent à *Granson*, à *Morat* (1476) et il mourut au siége de Nancy (1477).

G. DUCOUDRAY.

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

CAHIER appartenant à